

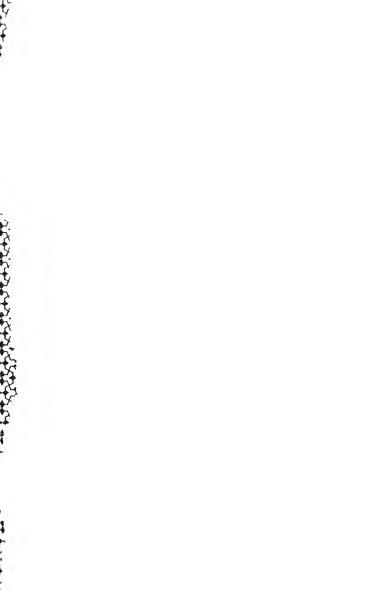
### Presented to

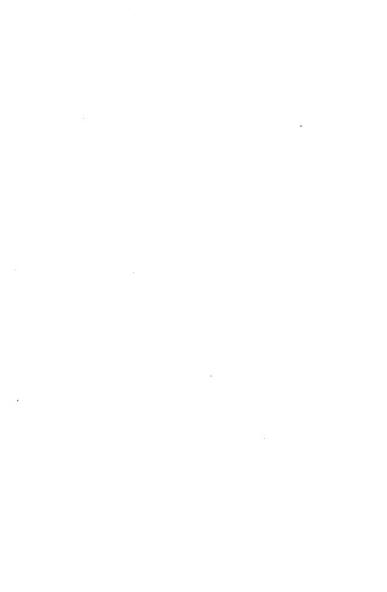
### The Library of the Department of French of University College

bу

PROFESSOR DALE

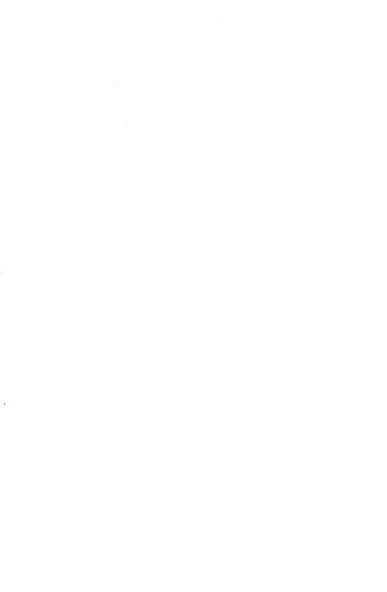
19-54











COLLECTION POLYCHRÒME

### ÉMAUX ET CAMÉES

### G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE

#### ÉDITEURS

11, rue de Grenelle, Paris

Ourrage paru dans la « COLLECTION POLYCHRÔME »:

### UN SIÈCLE DE MODES FÉMININES

(1794-1894)

UN VOLUME IN-18. PRIX : 3 FR. 50.

COLLECTION POLYCURÔME

### THÉOPHILE GAUTIER

### ÉMAUX

ET

## CAMÉES

ÉDITION ORNÉE DE CENT DIN AQUARELLES

PAR

### HENRI CARUCHET

Reproduites en couleurs

#### PARIS

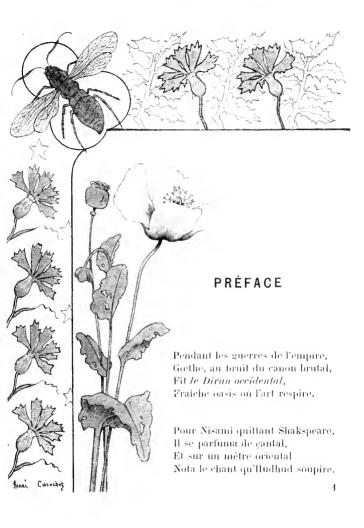
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE

ÉDITEURS

II, Rue de Grenelle, II

1895

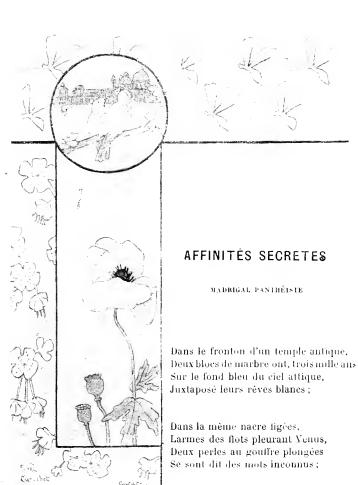




Comme Geethe sur son divan A Weimar s'isolait des choses Et d'Hafiz effenillait les roses,

Sans prendre garde à l'ouragan Qui fouettait mes vitres fermées, Moi, j'ai fait *Émaux et Camees* 





Au frais Généralife écloses, Sous le jet d'eau toujours en pleurs, Du temps de Boabdil, deux roses Ensemble ont fait jaser leurs fleurs;

Sur les coupoles de Venise Deux ramiers blancs aux pieds rosés, Au nid où l'amour s'éternise, Un soir de mai se sont posés.

Marbre, perle, rose, colombe, Tout se dissout, tout se détruit; La perle fond, le marbre tombe, La fleur se fane et l'oiseau fuil.

En se quittant, chaque parcelle S'en va dans le creuset profond Grossir la pâte universelle Faite des formes que Dieu fond.

Par de lentes métamorphoses, Les marbres blancs en blanches chairs, Les fleurs roses en lèvres roses Se refont dans des corps divers.

Les ramiers de nouveau roucoulent Au cœur de deux jeunes amants. Et les perles en dents se moulent Pour l'écrin des rires charmants. De là naissent ces sympathies Aux impérieuses douceurs, Par qui les âmes averties Partout se reconnaissent sœurs.

Docile à l'appel d'un arome, D'un rayon ou d'une couleur, L'atome vole vers l'atome Comme l'abeille vers la fleur.

L'on se souvient des réveries Sur le fronton ou dans la mer, Des conversations fleuries Près de la fontaine au flot clair,

Des baisers et des frissons d'ailes Sur les dômes aux boules d'or, Et les molècules fidèles Se cherchent et s'aiment encor.

L'amour oublié se réveille, Le passé vaguement renaît, La fleur sur la bouche vermeille Se respire et se reconnaît.

Dans la nacre où le rire brille La perle revoit sa blancheur; Sur une peau de jeune fille, Le marbre ému sent sa fraicheur. Le ramier trouve une voix douce, Echo de son gémissement, Toute résistance s'émousse, Et l'inconnu devient l'amant.

Vous devant qui je brûle et tremble Quel flot, quel fronton, quel rosier, Quel dôme nous connut ensemble, Perle ou marbre, fleur ou ramier?





Ensuite, en sa verve d'artiste, Laissant tomber l'épais velours, Dans un nuage de batiste Elle ébaucha ses fiers contours.

Glissant de l'épaule à la hanche, La chemise aux plis nonchalants, Comme une tourterelle blanche Vint s'abattre sur ses pieds blancs.

Pour Apelle ou pour Cléomène, Elle semblait, marbre de chair, En Vénus Anadyomène Poser nue au bord de la mer.

De grosses perles de Venise Roulaient au lieu de gouttes d'eau, Grains laiteux qu'un rayon irise, Sur le frais satin de sa peau.

Oh! quelles ravissantes choses Dans sa divine mudité, Avec les strophes de ses poses. Chantait cet hymne de beauté!

Comme les flots baisant le sable Sous la lune aux tremblants rayons, Sa grâce était intarissable En molles ondulations. Mais bientôt, lasse d'art antique, De Phidias et de Vénus, Dans une autre stance plastique Elle groupe ses charmes nus.

Sur un tapis de Cachemire, C'est la sultane du <u>sé</u>rail, Riant au miroir qui l'admire Avec un rire de corail;

La Géorgienne indolente. Avec son souple narguilhé, Étalant sa hanche opulente, Un pied sous l'autre replié,

Et comme l'odalisque d'Ingres, De ses reins <u>cambrant</u> les rondeurs, En dépit des vertus malingres, En dépit des maigres pudeurs!

Paresseuse odalisque, arrière! Voici le tableau dans son jour, Le diamant dans sa lumière; Voici la beauté dans l'amour!

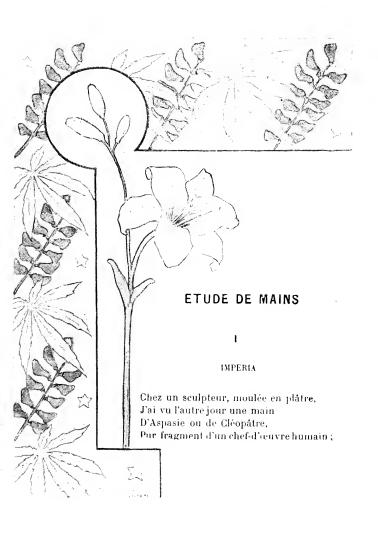
Sa tête penche et se renverse; Haletaute, dressant les <u>seins</u>, Aux bras du rêve qui la berce, Elle tombe sur ses coussins. Ses paupières battent des ailes Sur leurs globes d'argent bruni, Et l'on voit monter ses prunelles Dans la nacre de l'infini.

D'un linceul de point d'Angleterre Que l'on recouvre sa beauté : L'extase l'a prise à la terre ; Elle est morte de volupté!

Que les vialettes de Parme. Au lieu des tristes fleurs des morts Où chaque perle est une larme, Pleurent en bouquets sur son corps!

Et que mollement on la pose Sur son lit, tombeau blanc et doux, Où le poète, à la nuit close, Ira prier à deux genoux.





Sous le baiser neigeux saisie Comme un lis par l'aube argenté, Comme une blanche poésie S'épanouissait sa beauté,

Dans l'éclat de sa pâleur mate Elle étalait sur le velours Son élégance délicate Et ses doigts fins aux anneaux lourds.

Une cambrure florentine, Avec un bel air de fierté, Faisait, en ligne serpentine, Onduler son pouce écarté.

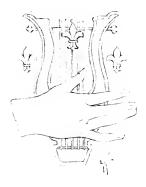
A-t-elle joué dans les houcles Des cheveux lustrés de don Juan, Ou sur son caftan d'escarboucles Peigné la barbe du sultan,

Et tenu, courtisane ou reine, Entre ses doigts si bien sculptés, Le sceptre de la souveraine Ou le sceptre des voluptés?

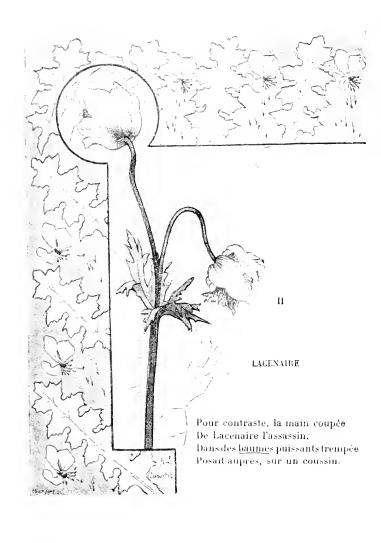
Elle a dù, nerveuse et mignonne, Souvent s'appuyer sur le col Et sur la croupe de lionne De sa chimère prise au vol. Impériales fantaisies, Amour des somptuosités : Voluptueuses frénésies, Rêves d'impossibilités,

Romans extravagants, poèmes De haschisch et de vin du Rhin, Courses folles dans les bohèmes Sur le dos des coursiers sans frem :

On voit tout cela dans les lignes De cette paume, livre blanc Où Vènus a tracé des signes Que l'amour ne lit qu'en tremblant.



<i>f</i>			



Curiosité dépravée! J'ai touché, malgré mes dégoûts, Du supplice encore mal lavée, Cette chair froide au duvet roux.

Momifiée et toute jaune Comme la main d'un pharaon, Elle allonge ses doigts de faune Crispés par la tentation.

Un prurit d'or et de chair vive Semble titiller de ses doigts L'immobilité convulsive, Et les tordre comme autrefois.

Tous les vices avec leurs griffes Ont, dans les plis de cette peau, Tracé d'affreux hiéroglyphes, Lus couramment par le bourreau.

On y voit les œuvres mauvaises Ecrites en fauves sillons, Et les brûlures des fournaises Où bouillent les corruptions;

Les débauches dans les Caprées Des tripots et des <u>lupanars</u>, De vin et de sang <u>diaprées</u>, Comme l'ennui des vieux Césars t En même temps molle et féroce, Sa forme a pour l'observateur Je ne sais quelle grâce atroce, La grâce du gladiateur!

Criminelle aristocratie, Par la <u>varlope</u> on le marteau Sa pulpe n'est pas endurcie, Car son outil fut un conteau.

Saints c<u>alus</u> du travail honnèle, On y cherche en vain votre sceau. Vrai meurtrier et faux poète, Il fut le Manfred du ruisseau!







# VARIATIONS SUR LE CARNAVAL DE VENISE

I

#### DANS LA RUE

Il est un vieil air populaire Par tous les violons raclé, Aux abois des chiens en colère Par tous les orgues nasillé. Les tabatieres à musique L'ont sur leur répertoire inscrit; Pour les sgrins il est classique, Et ma grand'mère, enfant, l'apprit.

Sur cet air, pistons, clarinettes, Dans les bals aux poudreux berceaux, Font sauter commis et grisettes, Et de leurs nids fuir les oiseaux.

La guingnette, sous sa tonnelle De houblon et de chévrefeuil, Fête, en braillant la ritournelle. Le gai dimanche et l'argenteuil.

L'aveugle au basson qui pleurniche L'écorche en se trompant de doigts. La sébile aux dents, son caniche Près de lui le grogne à mi-voix.

Et les petites guitaristes, Maigres sous leurs minces tartans, Le glapissent de leurs voix tristes Aux tables des cafés chantants.

Paganini, le fantastique, Un soir, comme avec un crochet, A ramassé le thème antique Du bout de son divin archet, Et, brodant la gaze\_fanée Que l'oripeau rougit encor, Fait sur la phrase dédaignée Courir ses arabesques d'or.







L'air du Carnaval de Venise, Sur les ganaux jadis chanté Et qu'un soupir de folle brise Dans le ballet a transporté!

Il me semble, quand on le joue, Voir glisser dans son bleu sillon Une gondole avec sa proue Faite en manche de violon.

Sur une gamme chromatique, Le sein de perles ruisselant, La Vénus de l'Adriatique Sort de l'eau son corps rose et blanc.

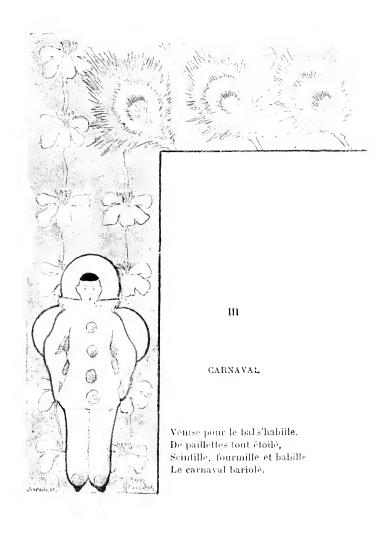
Les dômes, sur l'azur des ondes Suivant la phrase au pur contour, S'enflent comme des gorges rondes Que soulève un soupir d'amour.

L'esquif aborde et me dépose, Jetant son <u>amarre</u> au pilier. Devant une façade rose, Sur le marbre d'un escalier.

Avec ses palais, ses gondoles Ses mascarades sur la mer, Ses doux chagrins, ses gaités tolles, Tout Venise vit dans cet air. Une frèle corde qui vibre Refait sur un pizzicato. Comme autrefois joyense et libre. La ville de Canaletto!







Arlequin, nègre par son masque, Serpent par ses mille conleurs, Rosse d'une note fantasque Cassandre son souffre-douleurs.

Battant de l'aile avec sa manche Comme un pingouin sur un écneil, Le blanc Pierrot, par une blanche, Passe la tête et cligne l'oril.

Le Docteur bolonais rabâche Avec la basse aux sons traînés ; Polichinelle, qui se fâche, Se trouve une croche pour nez,

Henrtant Trivelin qui se mouche Avec un trille extravagant, A Colombine Scaramouche Rend son eventail ou son gant,

Sur une cadence se glisse Un domino ne laissant voir Qu'un malin regard en coulisse Aux paupières de satin noir.

Ah! tine barbe de dentelle. Que fait voler un souffle pur, Cet arpége m'a dit : C'est elle! Malgré tes réseaux, j'en suis sur. Et j'ai reconnu, rose et fraiche, Sous l'affreux profil de carton. Sa lèvre au fin duvet de pèche. Et la mouche de son menton







A l'an qui jase d'un ton bouffe Et secone an vent ses grelots, Un regret, ramier qu'on étouffe, l'ar instant méle ses sanglots.

Au loin, dans la brume sonore, Comme un rêve presque effacé, L'ai revu, pâle et triste encore, Mon vicit amour de l'an passé.

Mon àme en pleurs s'est souvenue De l'avril, où, guettant an bois La violette à sa venue, Sous l'herbe nous mélions nos doigts...

Cette note de chanterelle, Vibrant comme l'harmonica, C'est la voix enfantine et grêle, Fléche d'argent qui me piqua.

Le son en est si faux, si tendre, Si moqueur, si doux, si cruel, Si froid, si brûlant, qu'à l'entendre On ressent un plaisir mortel,

Et que mon cœur, comme la voûte Dont l'eau pleure dans un bassin, Laisse tomber goutte par goutte Ses larmes rouges dans mon sein Jovial et mélancolique, Ah! vieux thème du carnaval, Où le rire aux larmes réplique, Que ton charme m'a fait de mal!







衛祖 日本 在 1 8 前 位 1 1 1 1 1 1

De leur col blanc courbant les lignes On voit dans les contes du Nord, Sur le vieux Rhin, des femmes-cygnes Nager en chantant pres du bord,

Ou, suspendant à quelque branche Le plumage qui les revêt, Faire luire leur peau plus blanche Que la neige de leur duvet. De ces femmes il en est une. Qui chez nous descend quelquefois, Blanche comme le clair de lune Sur les glaciers dans les cieux froids:

Conviant la vue enivrée De sa boréale fraicheur A des régals de chair nacrée, A des débanches de blancheur

Son sein, neige moulée en globe, Contre les camélias blancs Et le blanc satin de sa robe Soutient des combats insolents.

Dans ces grandes batailles blanches, Satins et fleurs ont le dessous, Et, sans demander leurs revanches, Jannissent comme des jaloux.

Sur les blancheurs de son épaufe, Paros au grain éblouissant, Comme dans une muit du <u>pôl</u>e. Un givre invisible descend.

De quel mica de neige vierge, De quelle moelle de roseau. De quelle hostie et de quel cierge A-t-on fait le blanc de sa peau? Aston pris la goutte lactée Tachant l'azur du ciel d'hiver, Le lis à la pulpe argentée, La blanche écume de la mer;

ſ

Le marbre blane, chair froide et pâle, Où vivent les divinités ; L'argent mat, la laiteuse opale Qu'irisent de vagues clartés ;

L'ivoire, où ses mains ont des ailes, Et, comme des papillons blanes, Sur la pointe des notes frèles Suspendent leurs baisers tremblants;

L'hermine vierge de souillure, Qui, pour abriter leurs frissons, Quate de sa blanche fourrure Les épaules et les blasons;

Le vif-argent aux fleurs fantasques Dont les vitraux sont ramagés; Les blanches dentelles des vasques, Pleurs de l'ondine en l'air figés;

L'aubépine de mai qui plie Sous les blancs frimas de ses fleurs ; L'albàtre où la mélancolie Aime à retrouver ses pàleurs ; Le duvet blanc de la colombe, Neigeant sur les toits du manoir, Et la stalactite qui tombe, Larme blanche de l'antre noir?

Des Groenlands et des Norvèges Vient-elle avec Séraphita? Est-ce la Madone des neiges, Un sphinx blanc que l'hiver sculpta,

Sphinx enterré par l'avalanche, Gardien des glaciers étoilés, Et qui, sous sa poitrine blanche, Cache de blancs secrets gelés?

Sous la glace où calme il repose, Oh! qui pourra fondre ce cœur! Oh! qui pourra mettre un ton rose Dans cette implacable blancheur!





Pas de <u>s</u>uaire en toile fine, Mais drapez-moi dans les plis blanes De ma robe de mousseline, De ma robe à treize volants.

C'est ma parure préférée; Je la portais quand je lui plus. Son premier regard l'a sacrée, Et depuis je ne la mis plus.

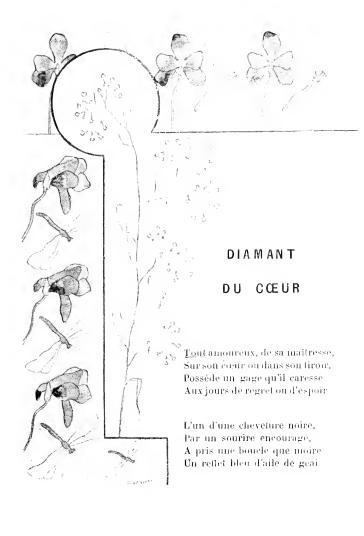
Posez-moi, sans jaune immortelle, Sans coussin de larmes brodé, Sur mon oreiller de dentelle De ma chevelure inondé.

Cet oreiller, dans les muits folles, A vu dormir nos fronts unis, Et sous le drap noir des gondoles Compté nos baisers infinis.

Entre mes mains de cire pâle, Que la prière réunit, Tournez ce chapelet d'opale, Par le pape à Rome bénit : Je l'égréperai dans la couche D'où nul encor ne s'est levé ; Sa bouche en a dit sur ma bouche Chaque *Pater* et chaque *Ave*.







L'antre a, sur un con blanc qui ploie, Coupé par derrière un flocon Retors et fin comme la soie Que l'on dévide du cocon.

Un troisième, au fond d'une boite. Reliquaire du souvenir, Cache un gant blanc, de forme étroite, Où nulle main ne peut tenir.

Cet autre, pour s'en faire un charme, Dans un sachet, d'un chiffre orné, Cond des violettes de Parme, Frais cadeau qu'on reprend fané.

Celui-ci baise la pantoutle Que Cendrillon perdit un soir; Et celui-ci conserve un souffle Dans la barbe d'un masque noir.

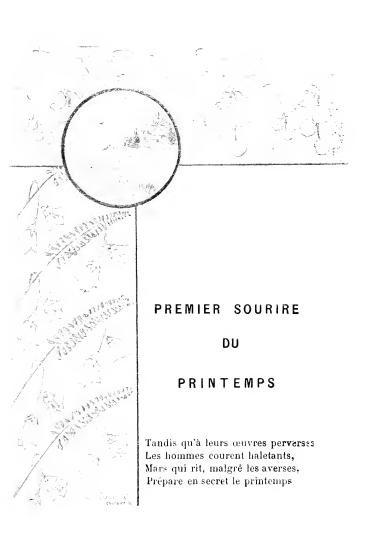
Moi, je n'ai ni boncle lustrée, Ni gant, ni bouquet, ni soulier, Mais je garde, empreinte adorée, Une larme sur un papier:

Pure rosée, unique goutte, D'un ciel d'azur tombée un jour, Joyan sans prix, perle dissonte Dans la coupe de mon amour! Et, pour moi, cette obscure tache Reluit comme un écrin d'Ophyr. Et du vélin bleu se détache, Diamant éclos d'un saphir.

Cette larme, qui fait ma joie, Roula, trésor inespéré, Sur un de mes vers qu'elle noie, D'un œil qui n'a jamais pleuré!







Pour les petites pâquerettes, Sournoisement lorsque tout dort, Il repasse des collerettes Et cisèle des boutons d'or,

Dans le verger et dans la vigne, Il s'en va, furtif perruquier. Avec une <u>h</u>ouppe de cygne. Pondrer à frimas l'amandier.

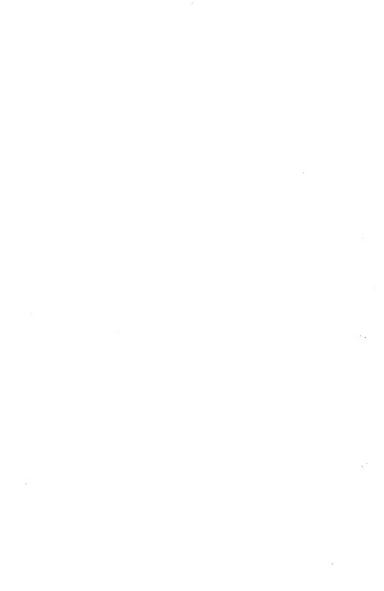
La nature au lit se repose: Lui, descend au jardin désert Et lace les boutons de rosc Dans leur corset de velours vert.

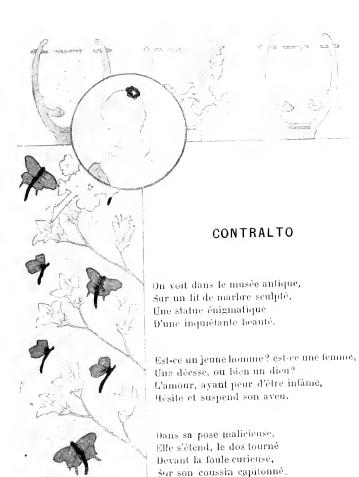
Tout en composant des <u>solfèges</u>. Qu'aux merles il siftle à mi-voix. Il sème aux près les perce-neiges Et les violettes aux bois.

Sur le <u>cresson</u> de la fontaine Où le cerf boit, l'oreille au <u>guet</u>, De sa main cachée il é<del>grène</del> Les grelots d'argent du muguet,

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles, Il met la fraise au teint vermeil, Et le tresse un chapeau de feuilles Pour te garantir du soleil. Puis, lorsque sa besogne est faite, Et que son règne va finir, Au seuil d'avril tournant la tête, Il dit : « Printemps, tu peux venir! •







Pour faire sa beauté maudite, Chaque sexe apporta son don. Tout homme dit : G'est Aphrodite! Toute femme : C'est Cupidon!

Sexe douteux, grâce certaine, On dirait ce corps indécis Fondu, dans feau de la fontaine, Sous les baisers de Salmacis.

Chimère ardente, effort suprème De l'art et de la volupté, Monstre charmant, comme je t'aime Avec ta multiple beauté!

Bien qu'on défende ton approche, Sous la draperie aux plis droits Dont le bout à ton pied s'accroche, Mes yeux ont plongé bien des fois.

Rève de poète et d'artiste, Tu m'as bien des nuits occupé, Et mon caprice qui persiste Ne convient pas qu'il s'est trompé.

Mais seulement il se transpose, Et, passant de la forme au son, Touve dans sa métamorphose La jeune fille et le garçon.

Que tu me plais, ô timbre étrange! Son double, homme et femme à la fois, Contralto, bizarre mélange, Hermaphrodite de la voix! C'est Romeo, c'est Juliette, Chantant avec un seul gosier; Le pigeon ranque et la fauvette Perchés sur le même rosier,

C'est la châtelaine qui raille Son bean page parlant d'amour, L'amant au pied de la muraille, La dame au balcon de sa tour,

Le papillon, blanche étincelle, Qu'en ses détours et ses ébats Poursuit un papillon fidèle, L'un volant haut et l'autre bas.

L'ange qui descend et qui monte Sur l'escalier d'or voltigeant La cloche mélant dans sa fonte La voix d'arrain, la voix d'argent,

La mélodie et l'harmonie, Le chant et l'accompagnement, A la grâce la force unie, La maîtresse embrassant l'amant!

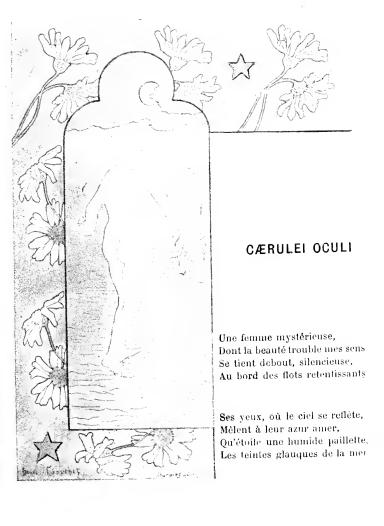
Sur le pli de sa jupe assise, Ce soir, ce sera Cendrillon Causant près du feu qu'elle <u>attise</u> Avec son ami le grillon;

Demain le valeureux Arsace A son controux donnant l'essor. On Tancrède avec sa cuirasse, Son épée et son casque d'or; Desdemona chantant le Saule, Zerline <u>bernant</u> Mazetto, Ou Malcolm le plaid sur l'épaule; C'est toi que j'aime, ô contralto!

Nature charmante et bizarre Que Dieu d'un double attrait para, Toi qui pourrais, comme Guluare, Ètre le Kaled d'un Lara,

Et dont la voix, dans sa caresse, Réveillant le cœur endormi, Mèle aux soupirs de la maîtresse L'accent plus <u>mâl</u>e de l'ami!





Dans les langueurs de leurs prunelles, Une grâce triste sourit; Les pleurs mouillent les étincelles Et la lumière s'attendrit;

Et leurs eils comme des mouettes Qui gasent le flot aplani, Palpitent, ailes inquiètes, Sur leur azur indéfini

Comme dans l'eau bleue et profonde, Où dort pluc d'un trésor coulé, On y découvre à travers l'onde La coupe du roi de Thulé.

Sous leur transparence verdâtre, Brille, parmi le goémon, L'autre perle de Cléopâtro Près de l'anneau de Salomon.

La couronne au gouffre lancée Dans la ballade de Schiller, Sans qu'un plongeur l'ait ramassée, Y jette encor son reflet clair. Un pouvoir magique m'entraine Vers l'abime de ce regard, Comme au sein des eaux la sirène Attirait Harald Harfagar

Mon âme, avec la violence D'un irrésistible désir, Au milien du gouffre s'élance Vers l'ombre impossible à saisir.

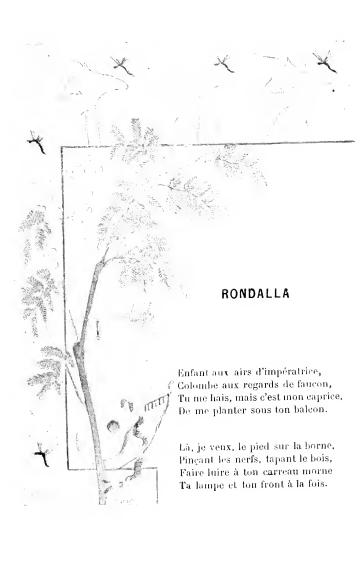
Montrant son sein, eachant sa queue, La sirène amoureusement Fait ondoyer sa blancheur bleue Sous Fémail vert du flot dormant.

L'eau s'enfle comme une poitrine Aux soupirs de la passion; Le vent, dans sa conque marine, Murmure une incantation.

« Oh! viens dans ma couche de nacre. Mes bras d'onde t'enlaceront; Les flots, perdant leur saveur acre, Sur ta bouche, en miel couleront « Laissant bruire sur nos têtes, La mer qui ne peut s'apaiser, Nous boirons l'<u>oubli</u> des tempêtes Dans la coupe de mon baiser. »

Ainsi parle la voix humide De ce regard céruléen, Et mon cœur, sous l'onde perfide, Se noie et consonure l'hymen.





Je défends à toute guitare De bourdonner aux alentours. Ta rue est à moi : — je la barre Pour y chanter seul mes amours,

Et je coupe les deux oreilles An premier racleur de jambon Qui devant la chambre où tu veilles Braille un couplet mauvais on bon.

Dans sa gaine mon conteau bouge; Allons, qui vent de l'incarnat? A son jabot qui vent du rouge Pour faire un bouton de grenat?

Le sang dans les veines s'ennuie. Car il est fait pour se montrer; Le temps est noir, gare la pluie! Poltrons, hatez-vous de rentrer.

Sortez, vaillants! sortez, bravaches! L'avant-bras convert du manteau, Que sur vos faces de gavaches L'écrive des croix au conteau!

Qu'ils s'avancent! seuls on par bande, De pied ferme je les attends. A ta gloire il faut que je fende Les naseaux de ces capitans. Au ruissean qui gêne ta marche Et pourrait salir tes pieds blanes, Corps du Christ! je veux faire une arche Avec les côtes des galants.

Pour te prouver combien je t'aime, Dis, je tuerai qui tu vondras : J'attaquerai Satan lui-même, Si pour linceul j'ai tes deux draps.

Porte sourde! — Fenêtre avengle! Tu dois pourtant ouïr ma voix; Comme un taureau blessé je bengle. Des chiens excitant les abois!

Au moins plante un clou dans ta porte: Un clou pour accrocher mon cœur. A quoi sert que je le remporte Fou de rage, mort de langueur?







Devant les colosses moroses Et les pylònes de Luxor, Près de mon frère aux teintes roses Que ne suis-je debout encor,

Plongeant dans l'azur immuable Mon pyramydion vermeil, Et de mon ombre, sur le sable, Écrivant les pas du soleil!

Rhamsés, un jour mon bloc superba, Où l'éternité s'ébréchait. Roula fauché comme un brin d'herbe. Et Paris s'en tit un hochet.

La sentinelle granitique. Gardienne des énormités, Se dresse entre un faux temple anlique Et la chambre des députés

Sur l'échafaud de Louis Seize, Monolithe au sens aboli, On a mis mon secret, qui pèse Le poids de cinq mille ans d'oubli.

Les moineaux francs souillent ma tête, L'ibis rose et le gypaète An blanc plumage, aux serres d'or.

Tairns

black sever of the stres La Seine, noir égout des rues, Fleuve immonde fait de ruisscaux, Salit mon pied, que dans ses crues Baisait le Nil, père des caux,

Le Nil, géant à barbe blanche Coiffé de lotus et de jones, Versant de son urne qui penche Des crocodiles pour goujons!

Les chars d'or étoilés de nacre Des grands pharaons d'autrefois Rasaient mon bloc heurté du fiacre base Emportant le dernier des rois.

The latest

Jadis, devant ma pierre antique, Le pschent au front, les prêtres saints royal hoad Promenaient la bari mystique Aux emblèmes dorés et peints;

breast- plate

Mais aujourd'hui, pilier profanc Entre deux fontaines campé, Je vois passer la courtisane Se renversant dans son coupé.

Je vois, de janvier à décembre, La procession des bourgeois, Les Solons qui vont à la chambre, Et les Arthurs qui vont au bois.

6.

Minday Tebruar

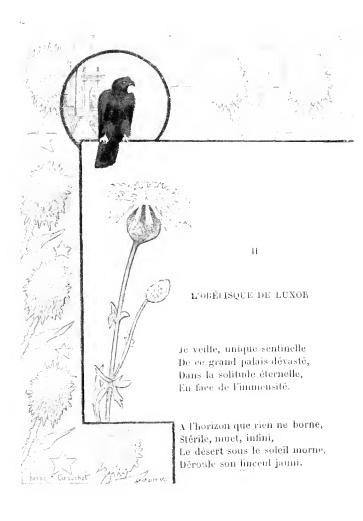
Oh! dans cent ans quels laids squelettes
Fera ce peuple impie et fou, become
Qui se couche sans bandelettes muding tands
Dans des cercueils que ferme un clou,

Et n'a pas même d'hypogées A l'abri des corruptions, Dortoirs où, par siècles rangées, Plongent les générations!

Sol sacré des hiéroglyphes Et des secrets sacerdotaux, Où les sphynx s'aiguisent les griffes Sur les angles des piédestaux,

Où sous le pied sonne la crypte, Où l'épervier couve son nid, Je te pleure, ô ma vieille Égypte, Avec des larmes de granit!





An-dessus de la terre nue. Le ciel, autre désert d'azur, Où jamais ne flotte une nue, S'étale implacablement pur.

Le Nil, dont l'ean morte s'étame D'une pellicule de plomb, Luit, ridé par l'hippopotame, Sous un jour mat tombant d'aplomb;

Et les crocodiles rapaces, Sur le sable en fen des ilots, Demi-cuits dans leurs caparaces, Se pâment avec des sanglots.

Immobile sur son pied grèle, L'ibis, le bec dans son jabot, Déchiffre au bout de quelque stèle Le cartouche sacré de Thot.

L'hyène rit, le chacal miaule, Et, traçant des cercles dans l'air, L'épervier affamé piaule, Noire virgule du ciel clair.

Mais ces bruits de la solitude Sont couverts par le bâillement Des sphinx, lassés de l'attitude Qu'ils gardent immuablement Produit des blanes reflets du sable Et du soleil toujours brillant, Nul ennui ne t'est comparable, Spleen lumineux de l'Orient!

'C'est toi qui faisais crier: Grâce! A la satiété des rois Tombant vaincus sur leur terrasse, Et tu m'écrases de ton poids.

lci jamais le vent n'essuie Une larme à l'œil sec des cieux, Et le temps fatigné s'appuie Sur les palais silencieux.

Pas un accident ne dérange La face de l'éternité; L'Égypte, en ce monde où tout change, Trône sur l'immobilité.

Pour compagnons et pour amies, Quand l'ennui me prend par accès, J'ai les fellalis et les momies Contemporaines de Rhamsés;

Je regarde un pilier qui penche, Un vieux colosse sans profil Et les canges à voile blanche Montant ou descendant le Nil. Que je voudrais comme mon frère, Dans ce grand Paris transporté, Auprès de lui, pour me distraire, Sur une place être planté!

Là-bas, il voit à ses sculptures S'arrèter un peuple vivant, Hièratiques écritures, Que l'idée épelle en révant.

Les fontaines juxtaposées Sur la poudre de son granit Jettent leurs brumes irisées, Il est vermeit, il rajeunit!

Des veines roses de Syène Comme moi cependant il sort, Mais je reste à ma place ancienne; Il est vivant et je suis mort!





Pourtant c'est la nuit que les ombres, Par un clair de lune allemand, Dans les vieilles tours en décombres, Reviennent ordinairement :

C'est la nuit que les Elfes sortent Avec leur robe humide au bord, Et sons les nénuphars emportent Leur valseur de fatigue mort;

C'est la nuit qu'a lieu la revue Dans la ballade de Zedlitz, Où ΓΕπηρετευτ, ombre entrevue, Compte les ombres d'Austerlitz.

Mais des spectres près du Gymnase, A deux pas des Variétés, Sans brume on finceul qui les gaze, Des spectres mouillés et crottés!

Avec ses dents jaunes de tartre, Son crâne de monsse verdi, A Paris, boulevard Montmartre, Mob se montrant en plein midi! <u>La chose yaut</u> qu'on la regarde : Trois fantòmes de vieux grognards! En uniformes de l'ex-garde, Avec deux ombres de hussards!

On eût dit la lithographie Où, dessinés par un rayon, Les morts, que Raffet défie, Passent, criant : Napoléon!

Ge n'était pas les morts qu'éveille Le son du nocturne tambour, Mais hien quelques *vieux de la vieille* Qui célébraient le grand retour.

Depnis la suprême bataille, L'un a maigri, l'autre a grossi; L'habit jadis fait à leur taille Est trop grand ou trop rétréci.

Nobles lambeaux, défroque épique, a (2 ) saints haillons, qu'étoile une croix. Dans leur ridicule héroique Plus beaux que des manteaux de rois ; Un plumet énervé palpile Sur leur kolhach fauve et pellit Près des trous de balle, la miss A rongé leur dolman criblé;

Leur culotte de pean trop (argo Fait mille plis sur leur fémur ; Leur sabre rouillé, lourde charge, Creuse le sol et bat le mur;

Ou bien un embonpoint grotesque, Avec grand'peine boutonné, Fait un poussah, dont on rit presque, Du vieux héros tout chevronné.

Ne les raillez pas, camurade . Saluez plutôt chapeau bas Ces Achilles d'une Hiade Qu'Homère n'inventerait pas.

Respectez leur tête chenne! Sur leur front par vingt cienx bronzé, La cicatrice continue Le sillon que l'âge a creusé. Leur peau, bizarrement noircie, Dit l'Égypte aux soleils brûlants; Et les neiges de la Russie Poudrent encor leurs cheveux blancs.

Si leurs mains trembleut, c'est sans doute Du froid de la Bérésina; Et s'ils boitent, c'est que la route Est longue du Caire à Wilna;

S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre Les drapeaux étaient leurs seuls draps; Et si leur manche ne va guère, C'est qu'un boulet a pris leur bras.

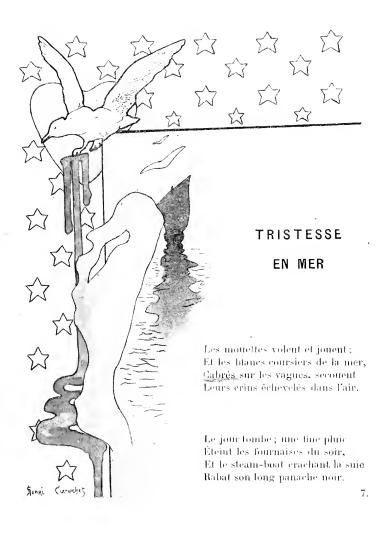
Ne nous moquons pas de ces hommes Qu'en riant le gamin poursuit; Ils furent le jour dont nous sonancs Le soir et peut-ètre la nuit.

Quand on oublie, ils se souviennent! Lancier rouge et grenadier bleu, Au pied de la colonne, ils viennent Comme à l'autel de leur seul dieu. La, fiers de leur longue souffeance, Reconnaissants des maux subis, Ils sentent le cour de la France Battre sous leurs pauvres habits.

Aussi les pleurs trempent le rire En voyant ce saint carnaval, Cette mascarade d'empire, Passer comme un matin de bal:

Et l'aigle de la grande armée Dans le ciel qu'emplit son essor, Du fond d'une gloire enflammée. Étend sur eux ses ailes d'or!





Plus pâle que le ciel fivide Je vais au pays du charbon, Du brouillard et du suicide; — Pour se tuer le temps est bon.

Mon désir avide se noie Dans le gouffre amer qui blanchit; Le vaisseau danse, l'eau tournoie, Le vent de plus en plus fraichit.

Oh! je me sens l'âme navrée; L'Océan gonfle, en soupirant, Sa poitrine désespérée, Comme un ami qui me comprend.

Allons, peines d'amour perdues, Espoirs lassés, illusions Du socle idéal descendues. Un saut dans les moites sillons

A la mer, souffrances passées, Qui revenez toujours, pressant Vos blessures cicatrisées Pour teur faire pleurer du sang? A la mer, spectre de mes rèves, Regrets aux mortelles <u>pâteurs</u> Dans un cœur <u>rouge ayant sept glaives,</u> Comme la Mère des douleurs.

Chaque fantòme plonge et lutte Quelques instants avec le flot Qui sur lui ferme sa <u>volut</u>e Et l'engloutit dans un sanglot.

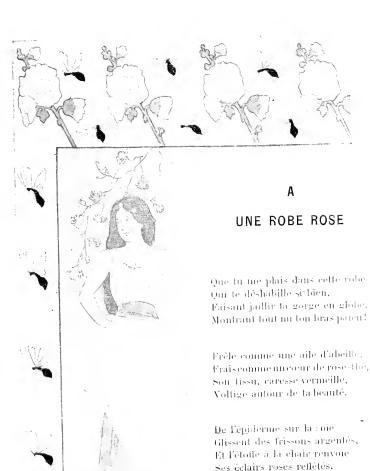
Lest de l'âme, pesant bagage, Trésors misérables et chers, Sombrez, et dans votre nanfrage Je vais vous suivre au fond des mers!

Bleuâtre, enflé, méconnaissable, Bercé par le flot qui bruit, Sur l'humide oreiller du sable Je dormirai bien cette nuit!

Dans ee regard, à ma détresse La Sympathie aux bras ouverts Parle et sourit, sour on maîtresse. Salut, yeux bleus! bonsoir, flots verts!

Les mouettes volent et jouent; Et les blanes coursiers de la mer, Cabrés sur les vagues, secouent Leurs crins échevelés dans l'air.





D'où te vient cette robe étrange Qui semble faite de la chair, Trame vivante qui mélange Avec ta peau son rose clair?

Est-ce à la rougeur de l'aurore, A la coquille de Vénus, Au bouton de <u>sein</u> près d'éclore, Que sont pris ces tons inconnus *t* 

Ou bien l'étoffe est-elle teinte Dans les roses de ta pudeur? Non; vingt fois modelée et pemte, Ta forme connaît sa splendeur.

Jetant le voile qui te pèse, Réalité que l'art rêva, Comme la princesse Borghèse l'u poserais pour Canova.

Et ces plis roses sont les lèvres De mes désirs inapaisés, Mettant au corps dont tu les sèvres Une tunique de baisers.





## LE MONDE EST MÉCHANT

Le monde est méchant, ma petite Avec son sourire moqueur Il dit qu'à ton côté palpite Une montre en place du cœur.

— Pourtant ton sein ému s'élève Et s'abaisse comme la mer, Aux bouillonnements de la sève, Circulant sous ta jeune chair.

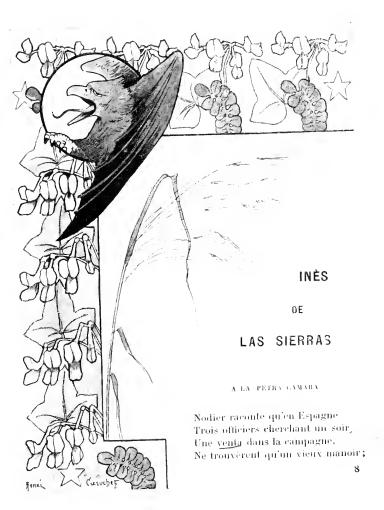
Le monde est méchant, ma petite Il dit que tes yeux vifs sont morts Et se meuvent dans leur orbite A temps égaux et par ressorts Pourtant une farme <u>iris</u>ce
 Tremble à tes eils, mouvant rideau,
 Comme une perle de rosée
 Qui n'e t pas prise au verre d'eau.

Le monde est méchant, ma petite : Il dit que tu n'as pas d'esprit, Et que les vers qu'on te récite Sont pour toi comme du sanscrit.

— Pourtant, sur ta bouche vermeille, Fleur s'ouvrant et se refermant, Le rire, intelligente abeille, Se pose a chaque trait charmant.

C'est que tu m'aimes, ma petite, Et que tu hais tous ces gens-là. Quitte-moi: — comme ils diront vite: Quel cour et quel esprit elle a!





Un vrai châtean d'Anne Radcliffe, Aux plafonds que le temps ploya, Aux vitraux rayés par la griffe Des chauves-souris de Goya,

Aux vastes salles délabrées, Aux couloirs livrant leur secret, Architectures effondrées Où Piranèse se perdrait.

Pendant le souper, que regarde Une coffection d'aïeux Dans leurs cadres montant la garde, Un cri répond aux chants joyeux:

D'un long corridor en décombres, Par la lune bizarrement Entrecoupé de clairs et d'ombres, Débusque un fantôme charmant;

Peigne au chignon, basquine aux hanches, Une femme accourt en dansant, Dans les bandes noires et blanches Apparaissant, disparaissant.

Avec une volupté morte, Cambrant les reins, penchaut le con-Elle s'arrête sur la porte, Sinistre et belle à rendre fon. Sa robe, passée et fripée An froid humide des tombeaux, Fait luire, d'un rayon frappée, Quelques paillons sur ses lambeaux;

D'un pétale découronnée A chaque soubresant nerveux, Sa rose, jaunie et fanée, S'effguille dans ses noirs cheveux.

Une cicatrice, pareille A celle d'un coup de poignard, Forme une couture vermeille Sur sa gorge d'un ton blafard;

Et ses mains pâles et fluettes, Au nez des soupeurs pleins d'effroi Entre-choquent les castagnettes, Comme des dents claquant de froid.

Elle danse, morne bacchante, La cachucha sur un vieil air, D'une grâce si provocante, Qu'on la suivrait même en enfer.

Ses cils palpitent sur ses joues Comme des ailes d'oiseau noir, Et sa bouche arquée a des moues A mettre un saint au déscapoir. Quand de sa jupe qui tournoie Elle soulève le volant, Sa jambe, sous le bas de soie, Prend des lucurs de marbre blanc,

Elle se penche jusqu'à terre, Et sa main, d'un geste coquet, Comme on fait des fleurs d'un parterre Groupe les désirs en bouquet.

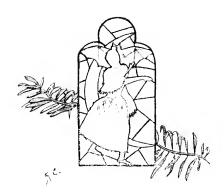
Est-ce un fautôme? est-ce une femme? Un rève, une réalité, Qui scintille comme une flamme Dans un tourbillon de beauté?

Cette apparition fantasque, C'est l'Espagne du temps passé, Aux <u>frissons</u> du tambour de basque S'élancant de son lit glacé,

Et, brusquement ressuscitée Dans un suprême boléro. Montrant sous sa jupe argentée La *divisa* prise au taureau.

La cicatrice qu'elle porte, C'est le coup de grâce donné A la génération morte, Par chaque siècle nouveau-né, J'ai vu ce fantôme au Gymnase, Où Paris entier l'admira, Lorsque dans son linceul de gaze Parut la Petra Camara,

Impassible et passionnée, Fermant ses yeux morts de langueur, Et comme Inés l'assassinée Dansant, un poignard dans le cour!





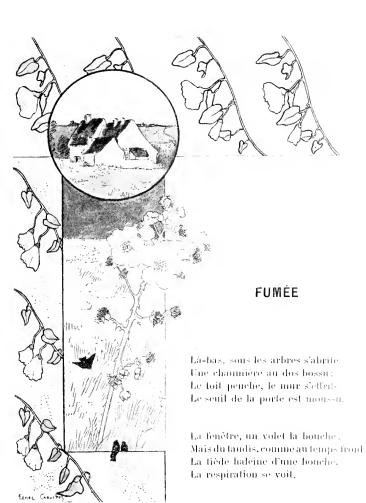


Muet comme l'Hermès de marbre, Sous la charmille pose-toi; Tu verras bientôt de son arbre L'oiseau descendre sans effroi

Tes tempes sentiront près d'elles, Avec des souftles de fraicheur, Une palpitation d'ailes Dans un tourbillon de blancheur,

Et la colombe apprivoisée Sur ton épaule s'abattra, Et son bec à pointe rosée De ton baiser s'enivrera.





Un tire-bouchon de fumée, Tournant son mince filet bleu, De l'âme en ce bouge enfermée Porte des nouvelles à Dieu.

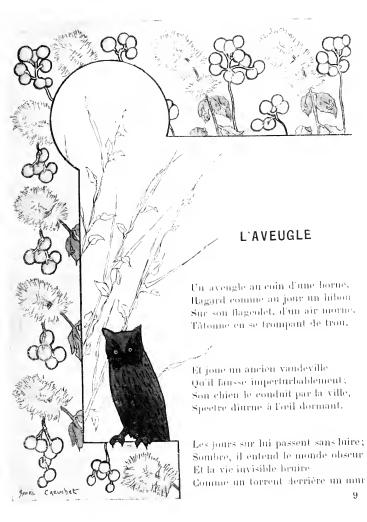




Classique, il fait plonger les Elfes Au fond de leur lac allemand, Et seule la Pythie à Delphes Pourrait le porter dignement,

Quand relevant sa robe antique Elle s'assoit au trépied d'or, Et dans sa pose fatidique Attend le dieu qui tarde encor-



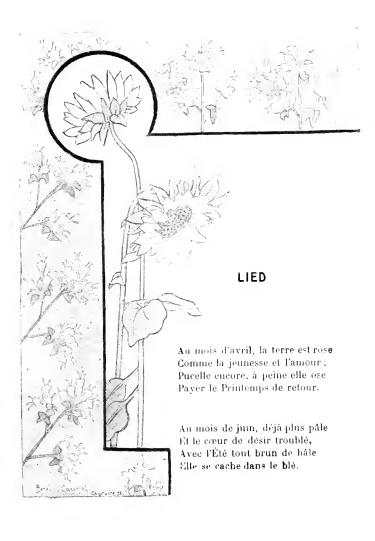


Die i sait quelles chimères noires Mantent cet opaque cerveau! Et quels il·lisibles grimoires L'idée écrit en ce cayeau!

Ainsi dans les puits de Venise, Un prisonnier à demi fou, Pendant sa nuit qui s'éternise, Grave des mots avec un clou.

Mais peut-ètre aux heures funèbres, Quand la mort souffle le flambeau, L'âme habituée aux ténèbres Y verra clair dans le tombeau!

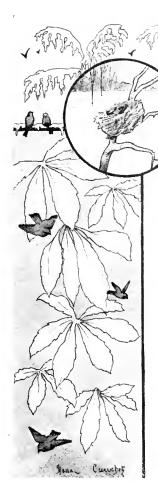




Au mois d'août, bacchante enivrée, Elle offre à l'Automne son sein, Et, roulant sur la pean tigrée, Fait jaillir le sang du raisin.

En décembre, petite vieille. Par les frimas pondrée à blanc, Dans ses rèves elle réveille L'Hiver auprès d'elle rontlant.





## FANTAISIES D'HIVER

1

Le nez rouge, la face blème, Sur un pupitre de glaçons, L'hiver exècute son thème Dans le quatuor des saisons.

Il chante d'une voix peu sûre Des airs vicillots et chevrotants, Son pied glacé bat la mesure Et la semelle en même temps;

Et comme Hændel, dont la perruque Perdait sa farine en tremblant, Il fait envoler de sa nuque La neige qui la poudre à blanc. . **(** )

Dans le bassin des Tuileries, Le cygne g'e 1 pris en nageant, Et les arbres, comme aux féeries, Sont en filigrane d'argent.

Les vases ont des fleurs de giv.e., Sous la charmille aux blanes réseaux. Et sur la neige on voit se suivre Les pas étoilés des oiseaux.

Au piédeste – à, court-vêiue, Vénus condoyait Phocion, L'Hiver a posé pour statue La frileuse de [Jog. yn.

Ш

 Les femmes passent sons les arbres En martre, hermine et menu-vair, Et les déesses frileux marbres, Ont pris aussi l'habit d'hiver La Vénus Anadyomene Est en pelisse à capuchon, Flore, que la brise malmène, Plonge ses mains dans son manchon.

Et pour la saison, les bergéres De Coysevox et de Couston, Tronvant leurs écharpes légères, Ont des boas autour du cou

## 11

Sur la mode parisienne Le Nord pose ses manteaux lourds, Comme sur une Athénienne Un Scythe étendrait sa peau d'ours.

Partout se mélange aux parures Dont Palmyre habille l'Hiver, Le f<u>a</u>ste russe des fonrrures Que parfume le vétyver.

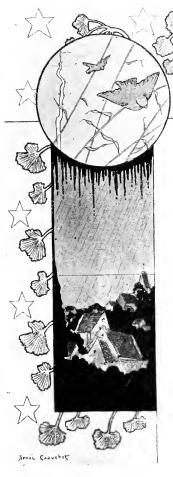
Et le Plaisir rit dans l'alcève Quand, au milieu des Amours nus, Des poils roux d'une bête fanve Sort le torse blanc de Vénus. V

Sous le voile qui vous protège, Défiant les regards jaloux, Si vous sortez par cette neige, Redoutez vos pieds andalous;

La neige saisit comme un moule L'empreinte de ce pied mignon Qui, sur le tapis blanc qu'il foule, Signe, à chaque pas, votre nom.

Ainsi guidé, l'époux morose Peut parvenir au nid caché Où, de froid la joue encor rose, A l'Amour s'enlace Psyché.





## LA SOURCE

Tout près du lac filtre une source, Entre deux pierres, dans un coin; Allègrement l'eau prend sa course Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure: Oh! quelle joie! Sous la terre il faisait si noir! Maintenant ma rive verdoie, Le ciel se mire à mon miroir.

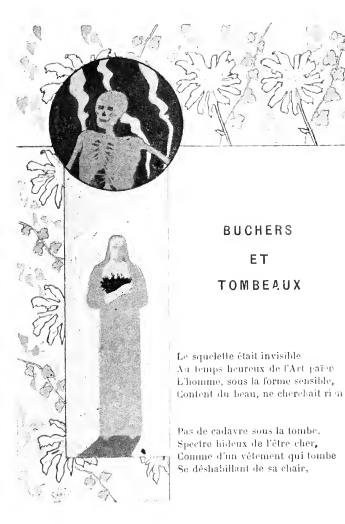
Les myosotis aux fleurs bleues Me disent: Ne m'oubliez pas l Les libellales de leurs queues M'égratignent dans leurs ébats

A ma coupe l'oiseau s'abreuve, Qui sait? — Après quelque détours Peut-être deviendrai-je un fleuve Baignant vallons, rochers et tours. Je broderai de mon écume Ponts de pierre, quais de granit, Emportant le steamer qui fume A l'Océan où tout finit.

Ainsi la jeune source jase, Formant cent projets d'avenir; Comme l'eau qui bout dans un vase, Son flot ne peut se contenir;

Mais le berceau touche à la tombe; Le géant futur meurt petit; Née à peine, la source tombe Dans le grand lac qui l'engloutit!





Et, quand la pierre se lézarde, Parmi les éponyantements, Montrant à l'œil qui s'y hasarde Une armature d'ossements;

Mais au feu du bûcher ravie Une pincée entre les doigts. Résidu léger de la vie, Qu'enserrait l'urne aux flancs étroits;

Ce que le papillon de l'âme Laisse de poussière après Ini, Et ce qui reste de la flamme Sur le trépied, quand elle a Ini l

Entre les fleurs et les acanthes, Dans le marbre joyensement, Amours, orgipans et bacchantes Dansaient autour du monument;

Tont au plus un petit génie Du pied éteignait un (tambeau; Et l'art versait son harmonie Sur la tristesse du tombeau.

Les tombes étaient attrayantes : Comme on fait d'un enfant qui dort, D'images douces et riantes La vie envetoppait la mort ; La mort dissimulait sa face Aux trous profonds, au nez camard, Dont la hideur railleuse efface Les chimères du cauchemar.

Le monstre, sous la chair splendide Cachait son fantòme inconnu, Et l'œil de la vierge candide Allait an bel éphébe nu.

Seulement pour pousser à boire, Au banquet de Trimalcion, Une larve, jonjon d'ivoire, Faisait son apparition;

Des dieux que l'art toujours révère Trònaient au ciel marmoréen ; Mais l'Olympe cède au Calvaire, Jupiter au Nazaréen ;

Une voix dit: Pan est mort! — L'ombre S'étend. — Comme sur un drap noir, Sur la tristesse immense et sombre Le blanc squelette se fait voir;

Il signe les <u>pie</u>rres funébres De son paraphe de fémurs, Pend son chapelet de vertébres Dans les charniers, le long-tes murs, Des cercueils lève le couverole Avec ses bras aux os pointus: Dessine ses côtes en cercte Et rit de son large rictus;

H ponsse à la danse macabre L'empereur, le pape et le roi, Et de son cheval qui se <u>c</u>abre Jette bas le preux plein d'effroi:

Il entre chez la courtisane Et fait des mines au miroir, Du malade il boit la tisane, De l'avare onvre le tiroir;

Piquant l'attelage qui rue Avec un os pour aignillon, Du laboureur à la charrue Termine en fosse le sillon;

Et, parmi la foule priée, Hôte inattendu, sous le banc, Vole à la pâle mariée Sa jarretière de ruban,

A chaque pas grossit la bande; Le jeune au vieux donne la maiu; L'irrésistible sarabande Met en branle le genre humain. Le spectre en tête se déhanche, Dansant et jonant du rebec, Et sur fond noir, en couleur blanche, Holbein l'esquisse d'un trait sec.

Quand le siècle devient frivole Il suit la mode; en tonnelet Retrousse son lineeul et vole Comme un Cupidon de ballet

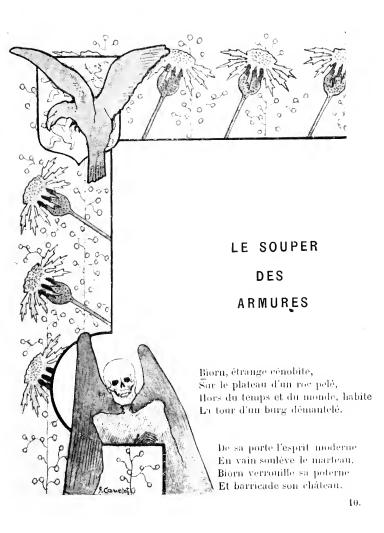
An tombeau-sofa des marquises Qui reposent, lasses d'amour, En des attitudes exquises, Dans les chapelles Pompadour.

Mais voile-toi, masque sans jones, Comédien que le ver mord, Depuis assez longtemps tu jones Le mélodrame de la Mort.

Reviens, reviens, hel art antique, De ton paros étincelant Couvrir ce squelette gothique; Dévore-le, bûcher brûlant!

Si nous sommes une statue Sculptée à l'image de Dieu, Quand cette image est abattue, Jetons-en les débris au feu, Toi, forme immortelle, remonte Dans la flamme aux sources du beau, Sans que tou argile ait la honte Et les misères du tombeau!





Quand tous ont les yeux vers l'aurore, Biorn, sur son donjon perché, A l'horizon contemple encore La place du soleil conché.

Ame rétrospective, il loge Dans son burg et dans le passé; Le pendule de son horloge Depuis des siècles est cassé.

Sons ses ogives féodales H erre, éveillant les échos, Et ses pas, sonnant sur les dalles, Semblent suivis de pas éganx,

Il ne voit ni largs, ni prêtres, Ni gentilshommes, ni bourgeois, Mais les portraits de ses ancêtres Causent avec lui quelquefois,

Et certains soirs, pour se distraire, Trouvant manger seul ennuyeux, Biorn, caprice funéraire, Invite à souper ses aïeux.

Les fantômes, quand minuit sonne, Viennent armés de pied en cap; Biorn, qui malgré lui frissonne, Salue en haussant son hanap. Pour s'asseor, chaque panoplie Fait un angle avec son genou, Dont l'articulation plie En grinçant comme un vieux verrou.

Et tont d'une pièce, l'armure, D'un corps absent gauche cercueil, Rendant un creux et sourd murmure, Tombe entre les bras du fauteuil.

Landgraves, rhingraves, burgraves, Venus du ciel ou de l'enfer, Ils sont tous là, muets et graves. Les roides couvives de fer!

Dans l'ombre, un rayon fauve indique Un moustre, guivre, aigle à deux cous. Pris au bestiaire héraldique Sur les gimiers faussés de coups.

Du nuffe des bêtes difformes Dressant leurs ongles arrogants. Partent des panaches énormes. Des lambrequius extravagants;

Mais les casques ouverts sont vides Comme les timbres du blason , Seu'em ent deux flammes hynde Y luisent d'étrange façon. Toute la ferraille est assise Dans la salle du vieux manoir, Et, sur le mur, l'ombre indécise Donne à chaque hôte un page noir.

Les Inqueurs aux tenx des hougies Ont des pourpres d'un fon suspect, Les mets dans leurs sauces rougies Prennent un singulier aspect.

Parfors un corselet mirorte, Un morion brille un moment Une pièce qui se déboite Choit sur la nappe lourdement.

L'on entend les battements d'ailes D'invisibles chauves-souris, Et les drapeaux des infidèles Palpitent le long du lambris

Avec des monvements fantasques Courbant leurs phalanges d'airain, Les gantelets versent aux casques Des rasades de vin du Rhin,

On découpent au til des dagnes Des sangliers sur des plats d'or... Cependant passent des bruits vagues Par les orgues du corridor. La débanche devient farouche, <sup>1</sup> On n'entendrait pas tonner Dien; Car, lorsqu'un fantòme découche, C'est le moins qu'il s'amuse un peu.

Et la fantastique assemblée Se tracassant dans son harnois, L'orgie a sa rumeur doublée Du fintamarre des tournois.

Gobelets, hanaps, vidrecomes, Vidés toujours, remplis en vain, Entre les màchoires des heaumes Forment des cascades de vin.

Les hauberts en bombent leurs ventres, Et le flot monte aux gorgerins; — Ils sont tous gris comme des chantres, Les vaillants comtes suzerains!

L'un allonge dans la salade Nonchalamment ses pédieux. L'autre à son compagnon malade Fait un sermon fastidieux.

Et des armures peu bégueules Rappellent, dardant Teur boisson, Les lions lampassés de gueules Blasonnés sur leur écusson, D'une voix encore enronée Par l'humidité du caveau, Max fredonne, ivresse enjonée, Un lied, en treize cents, nouveau.

Albrecht, ayant le vin féroce, Se querelle avec ses voisins, Qu'il martèle, bossue et rosse, Comme il faisait des Sarrasins.

Échaufié, Fritz ôte son casque, Jadis par un cràne habité, Ne pensant pas que sans son masque Il semble un trone décapité.

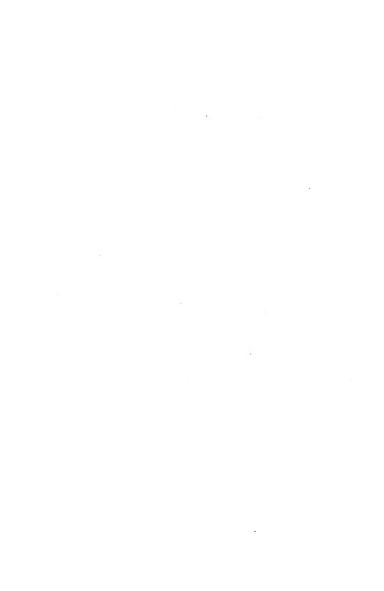
Bientôt ils roulent péle-mèle Sous la table, parmi les brocs, Tête en bas, montrant la semelle De leurs souliers courbés en crocs.

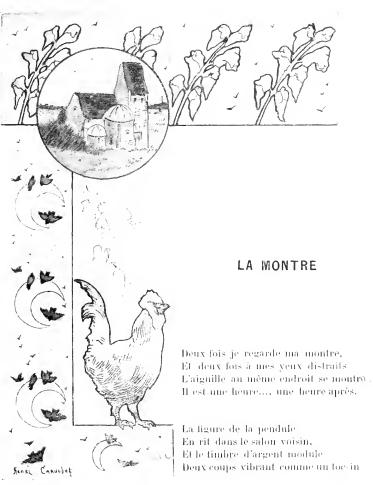
C'est un hideux champ de bataille Où les pots heurtent les armets, Où chaque mort par quelque entaille Au lieu de sang vomit des mets.

Et Biorn, le poing sur la cuisse, Les contemple, morne et hagard, Tandis que, par le vitrail suisse, L'aub ; jette son bleu regard. La troupe, qu'un rayon traverse, Pàlit comme au jour un flambeau, Et le plus ivrogne se verse Le coup d'étrier du tombeau.

Le coq chante, les spectres fuient Et, reprenant un air hautain, Sur l'oreiller de marbre appuient Leurs têtes lourdes du festin!







Le cadran solaire me raille En m'indiquant, de son long doigt, Le chemin que sur la muraille A fait son ombre qui s'accroit.

Le clocher avec ironie Dit le vrai chiffre et le beffroi, Reprenant la note finie, A l'air de se moquer de moi.

Tiens! la petite hête est morte. Je n'ai pas mis hier encor, Tant ma réverie était forte, Au trou de rubis la clef d'or!

Et je ne vois plus, dans sa boite, Le tin ressort du balancier Aller, venir, à gauche, à droite, Ainsi qu'un papillon d'acier.

C'est bien de moi! Quand je chevauche L'Hippogriffe, au pays du Bleu. Mon corps sans âme se débauche. Et s'en va comme il plait à Dieu!

L'éternité poursuit son cercle Autour de ce cadran muet, Et le temps, l'oreille au couvercle, Cherche ce cour qui remuait; Ce cœur que l'enfant croit en vie, Et dont chaque pulsation Dans notre poitrine est suivie D'une égale vibration,

Il ne bat plus, mais son grand frère Toujours palpite à mon côté. — Celui que rien ne peut distraire, Quand je dormais, l'a remonté!







Comme des lys noyés, la houle Fait dans sa volute d'argent Danser leurs beaux corps qu'elle roule, Les élevant, les submergeant.

Sur leurs têtes blondes, coiffées De pétoneles et de roseaux, Elles mêlent, coquettes fées, L'écrin et la flore des eaux

Vidant sa nacre, l'huitre à perle Constelle de son blanc trésor Leur gorge, où le flot qui déferle Suspend d'antres perles encor.

Et, jusqu'aux hanches soulevées Par le bras des Tritons nerveux. Elles luisent, d'azur lavées. Sous l'or vert de leurs longs cheveux.

Plus bas, leur blancheur sous l'eau bleue Se glace d'un visqueux frisson. Et le torse finit en queue, Moitié femme, moitié poisson. Mais qui regarde la nagenire Et les reins aux squameux reolic, En voyant les bustes d'ivoire Par le baiser des mers polis?

A l'horizon, — piquant mélange De fable et de réalité, — Parait un vaisseau qui dérange Le chœur marin épouvanté.

Son pavillon est tricolore: Son tuyan vomit la vapem: Ses haubes fouettent Feau sonore, Et les nymphes plongent de peur

Sans crainte elles suivaient par troupes Les trirèmes de l'Archipel. Et les dauphins, arquant leurs croupes, D'Arion attendaient l'appel.

Mais le steam-boat avec ses roues, Comme Vulcain battant Vénus, Souffletterait leurs belles joues Et meurtrirait leurs membres nus. Adien, fraiche mythologiei Le paquebot passe et, de loin, Croit voir sur la vague élargie Une culbute de marsouin





Ou l'arc de l'Amour dont les pointes Pour une flèche à décocher, En cerele d'or se sont rejointes A la tempe du jeune archer.

Fourtant un scrupule me trouble, Je n'ai qu'un cœur, alors pourquoi, Coquette, un accroche-cœur double? Qui donc y pends-tu près de moi?





Comme un teint aristocratique Noircit les fronts bruns de soleil, De ses sœurs elle rend rustique Le coloris chand et vermeil.

Mais, si votre main qui s'en joue, A quelque bal, pour son parfum, La rapproche de votre joue, Son frais éclat devient commun.

Il n'est pas de rose assez tendre Sur la palette du printemps, Madame, pour oser prétendre Lutter contre vos dix-sept ans.

La peau vant mieux que le pétale, Et le sang pur d'un noble cœur Qui sur la jeunesse s'étale, De tous les roses est vainqueur!





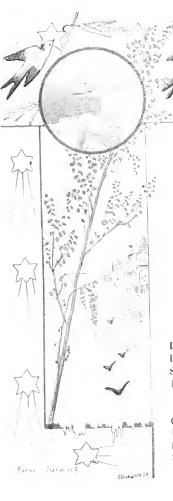
Car sur sa nuque d'ambre fauve Se tord un énorme chignon Qui, dénoué, fait dans l'alcôve Une mante à son corps mignon.

Et, parmi sa pâleur, éclate Une bouche aux rires vainqueurs; Piment rouge, fleur écarlate, Qui prend sa pourpre au sang des cœurs.

Ainsi faite, la moricaude Bat les plus altières beautés, Et de ses yeux la lueur chaude Rend la flamme aux satiétés.

Elle a, dans sa laideur piquante, Un grain de sel de cette mer D'où jaillit, nue et provocante, L'âcre Vénus du gouffre amer.





## CE QUE DISENT LES HIRONDELLES

CHANSON D'AUTOMNE

Déjà plus d'une feuille sèche Parsème les gazons jaunis; Soir et matin, la brise est fraiche, Hélast les beaux jours sont finist

On voit s'ouvrir les fleurs que garde Le jardin, pour dernier trésor : Le dahlia met sa cocarde Et le souci sa toque d'or. La pluie au bassin fait des bulles, Les hirondelles sur le toit Tiennent des conciliabules : Voici l'hiver, voici le froid!

Elles s'assemblent par centaines, Se concertant pour le départ. L'une dit : « Oh! que dans Athènes Il fait bon sur le vieux rempart!

« Tous les ans j'y vais et je niche Aux métopes du Parthénon. Mon nid bouche dans la corniche Le tron d'un boulet de canon. »

L'antre : « J'ai ma petite chambre A Smyrne, au plafond d'un café. Les <u>Hadjis</u> comptent leurs grains d'ambre Sur le seuil, d'un rayon chauffé.

 Tentre et je sors, accoutumée Aux blondes vapeurs des chibonchs, Et parmi des flots de fumée, Je rase turbans et tarbouchs, »

Gelle-ci: « J'habite un triglyphe Au fronton d'un temple, à Balbeck. Je m'y suspens avec ma griffe sur mes petits au large bec. » Celle-là: « Voici mon adresse Rhodes, palais des chevaliers; Chaque hiver, ma teute s'y dresse Au chapiteau des noirs piliers. »

La cinquième : « Je ferai halte, Car l'àge m'alourdit un peu. Aux blanches terrasses de Malte. Entre l'ean blene et le ciel blen. »

La sixième : « Qu'on est à l'aise Au Caire, en haut des minarets! <u>J'empâte</u> un ornement de glaise, Et mes quartiers d'hiver sont prêts. »

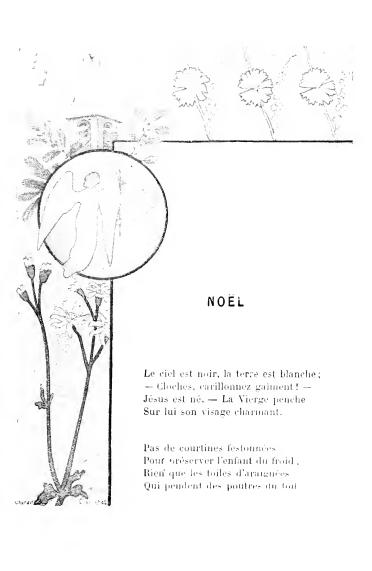
« A la seconde cataracte, Fait la dernière, j'ai mon nid; J'en ai noté la place exacte, Dans le pschent d'un roi de granit. »

Toutes: « Demain combien de lienes Auront filé sous notre essaim, Plaines brunes, pies blanes, mer blenes Brodant d'écume leur bassin! »

Avec cris et battements d'ailes, Sur la moulure aux bords étroits, Ainsi jasent les hirondelles, Voyant venir la gouille aux bois. Je comprends tout ce qu'elles disent, Car le poête est un oiseau; Mais, captif, ses élans se brisent Contre un invisible réseau;

Des aîles! des aîles! des aîles! Comme dans le chant de Ruckert, Pour voler, là-bas avec elles Au soleil d'or, au printemps vert!

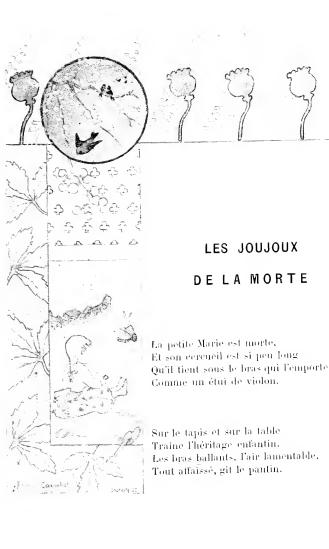




Il tremble sur la paille fraiche, Ce cher petit enfant Jésus, Et pour l'échauffer dans sa crèche L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses franges, Mais sur le toit s'ouvre le ciel Et, tout en blanc, le chœur des anges Chante aux bergers : « Noël! Noel! »





Et si la poupée est plus ferme, C'est la faute de son bâton; Dans son œil une larme germe, Un soupir gonfle son carton.

Une dinette abandonnée Mèle ses plats de bois verni A la troupe désarçonnée Des écuyers de Franconi

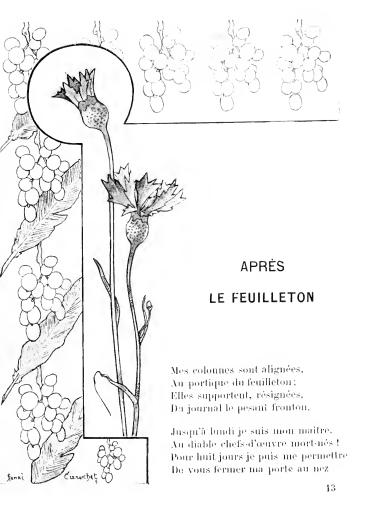
La hoite à musique est muette; Mais, quand on pousse le ressort Où se posait sa main fluette, Un murmure plaintif en sort.

L'émotion chevrotte et tremble Dans : Ah! vous dirai-je, maman? Le Quadrille des Lanciers semble Triste comme un enterrement.

Et des pleurs vous mouillent la joue Quand *la Donna è mobile*, Sur le vouleau qui tourne et joue, Expiré avec un son filé. Le cœur se navre à ce mélange Puérilement doulourenx, Joujoux d'enfant laissés par l'ange, Berceau que la tombe a fait creux!







Les ficelles des mélodrames N'ont plus le droit de se glisser Parmi les fils soyeux des trames Oue mon caprice aime à tisser.

Voix de l'âme et de la nature, J'écouterai vos purs sanglots, Sans que les couplets de facture M'étourdissent de leurs grelots,

Et portant, dans mon verre à côtes La santé du temps disparu, Avec mes vieux rêves pour hôtes Je boirai le vin de mon cru:

Le vin de ma propre pensée, Vierge de toute autre liqueur, Et que, par la vie écrasée, Répand la grappe de mon cœur!





## LE CHATEAU DU SOUVENIR

La main au front, le pied dans l'âtre. Je songe et cherche à revenir, Par delà le passé grisâtre, Au vieux château du Souvenir.

Une gaze de brume estompe Arbres, maisons, plaines, coteaux, Et l'œil au carrefour qui trompe En vain consulte les poteaux. J'avance parmi les décombres De tout un monde enseveli, Dans le mystère des pénombres, A travers des limbes d'oubli.

Mais voici, blanche et diaphane, La Mémoire, au bord du chemin, Qui me remet, comme Ariane, Son peloton de fil en main.

Désormais la route est certaine; Le soleil voilé reparaît, Et du château la tour lointaine Pointe au-dessus de la forêt.

Sons l'arcade où le jour s'émousse, De feuilles en feuilles tombant, Le seutier ancien dans la mousse Trace encor son étroit ruban.

Mais la ronce en travers s'enlace : La liane tend son filet, Et la branche que je déplace Revient et me donne un soufflet.

Enfin au bout de la clairière, Je découvre du vieux manoir Les tourelles en poi<u>vrière</u> Et les hauts toits en éteignoir. Sur le comble aucune funée Rayant le ciel d'un bleu sillon : Pas une fenètre allumée D'une figure ou d'un rayon.

Les chaînes du pont sont brisées ; Aux fossés la lentille d'eau De ses taches vert-de-grisées Étale le glanque rideau.

Des tortuosités de lierre Pénètrent dans chaque refend, Payant la tour hospitalière Qui les soutient... en l'étouffant.

Le porche à la lune se ronge, Le temps le sculpte à sa façon, Et la pluie a passé l'éponge Sur les couleurs de mon blason.

Tout ému, je pousse la porte Qui cède et geint sur ses pivots; Un air froid en sort et m'apporte Le fade parfum des caveaux.

L'ortie aux morsures aignés, La bardane aux larges contours, Sous les ombelles des ciguës, Prospèrent dans l'angle des cours. Sur les deux chimères de marbre, Gardiennes du perron verdi, Se découpe l'ombre d'un arbre Pendant mon absence grandi.

Levant leurs pattes de lionne Elle se mettent en arrêt. Leur regard blanc me questionne Mais je leur dis le mot secret.

Et je passe. — Dressant sa tête, Le vieux chien retombe assoupi Et mon pas sonore inquiête L'écho dans son coin accroupi.

Un jour louche et douteux se glisse Aux vitres jaunes du salon Où figurent, <u>en haute lisse</u>, Les aventures d'Apollon.

Daphné, les hanches dans l'écorce, Étend toujours ses doigts touffus : Mais aux bras du dieu qui la force, Elle s'éteint, spectre confus.

Apollon, chez Admète, garde Un troupeau, des mites atteint. Les neuf Muses, troupe hagarde, Pleurent sur un Pinde déteint

4

Et la Solitude en chemise Trace au doigt le mot : « Abandon · Dans la poudre qu'elle tamise Sur le marbre du guéridon.

Je retrouve au long des tentures, Comme des hôtes endormis, Pastels blafards, sombres peintures, Jeunes beautés et vieux amis.

Ma main tremblante enlève un crèpe. Et je vois mon défunt amour, Jupons bouffants, taille de guèpe, La Cidalise en Pompadour!

Un bouton de rose s'entr'ouvre A son corset enrubanné, Dont la dentelle à demi couvre Un sein neigeux d'azur veiné:

Ses yeux ont de moites paillettes. Comme aux feuilles que le froid mord, Sa pourpre monte à ses pommettes, Éclat trompeur, <u>fard</u> de la mort!

Elle tressaille à mon approche. Et son regard, triste et charmant, Sur le mien, d'un air de reproche, Se fixe douloureusement. Bien que la vie au loin m'emporte, Tou nom dans mon cœur est marqué, Fleur de pastel, <u>gentille morte</u>. Ombre en habit de bal masqué!

La nature de l'art jalouse, Voulant dépasser Murillo, A Paris créa l'Andalouse Qui rit dans le second tableau.

Par un caprice poétique, Notre climat brumeux para D'une grâce au charme <u>exoti</u>que Cette autre Petra Camara.

De chaudes teintes orangées Dorent sa joue au fard vermeil; Ses paupières de jais frangées Filtrent des rayons de soleil.

Entre ses lèvres d'écarlate Scintille un éclair argenté, Et sa beauté splendide éclate Comme une grenade en été.

Au son des guitares d'Espagne Ma voix longtemps la célébra. Elle vint un jour, sans compagne, Et ma chambre fut l'Alhambra. Plus loin une beauté robuste, Aux bras forts cerclés d'anneaux lourds, Sertit le marbre de son buste Dans les perles et le velours.

D'un air de reine qui s'ennuie Au sein de sa cour à genoux, Superbe et distraite, elle appuie La main sur un coffre à bijoux.

Sa bouche humide et sensuelle Semble rouge du sang des cœurs, Et, pleins de volupté cruelle, Ses yeux ont des défis vainqueurs.

Ici, plus de grâce touchante, Mais un attrait vertigineux. On dirait la Vénus méchante Oui préside aux amours baincux.

Cette Vénus, manyaise mère, Souvent a battu Cupidon. O toi, qui fus ma joie amère, Adieu pour toujours... et pardon!

Dans son cadre, que l'ombre moire, Au lieu de réfléchir mes traits, La glace ébauche de mémoire Le plus ancien de mes portraits. Spectre rétrospectif qui double Un type à jamais effacé. Il sort du fond du miroir trouble Et des ténèbres du passé.

Dans son pourpoint de satin rose, Qu'un goût hardi coloria. Il semble chercher une pose Pour Boulanger ou Devéria.

Terreur du bourgeois glabre et chauve, Une chevelure à tous crins De roi franc ou de lion fauve Roule en torrent jusqu'à ses reins.

Tel, romantique opiniàtre, Soldat de l'art qui lutte encor, il se ruait vers le théâtre Quand d'Hernani sonnait le gor.

... La muit tombe et met avec l'ombre Ses terreurs aux r<u>ecoi</u>ns dormants. L'inconnu, machiniste sombre, Monte ses épouvantements.

Des explosions de bougies Grèvent soudain sur les flambeaux! Leurs auréoles élargies Semblent des lampes de tombeaux. Une main d'ombre ouvre la ports Sans en faire grincer la clé. D'hôtes pâles qu'un souttle apporte Le salon se trouve peuplé.

Les portraits quittent la muraille, Frottant de leurs monchoirs jaunis, Sur leur visage qui s'éraille, La crasse fauve du vernis.

D'un reflet rouge illuminée, La bande se chauffe les doigts Et l'ait cerele à la cheminée Où tout à coup flambe le bois.

L'image au sépulere ravie Perd son aspect roide et glacé; La chaude pourpre de la vie Remonte aux veines du passé.

Les masques blafards se colorent Comme au temps où je les connus. O vous que mes regrets déplorent, Amis, merci d'être venus!

Les vaillants de div-huit cent trente, Je les revois tels que jadis. Comme les pirates d'Otrante Nous étions cent, nous sommes div. L'un étale sa barbe rousse Comme Frédéric dans son roc, L'autre superbement retrousse Le bout de sa moustache en croc.

Drapant sa souffrance secrète Sous les fiertés de son manteau, Pétrus fume une cigarette Qu'il baptise papelito.

Celui-ci me conte ses rêves, Hélas! jamais réalisés. Icare tombé sur les gréves Où gisent les essors brisés.

Celui-là me confie un drame Taillé sur le nouveau patron Qui fait, mélant tout dans sa trame, Causer Molière et Calderon.

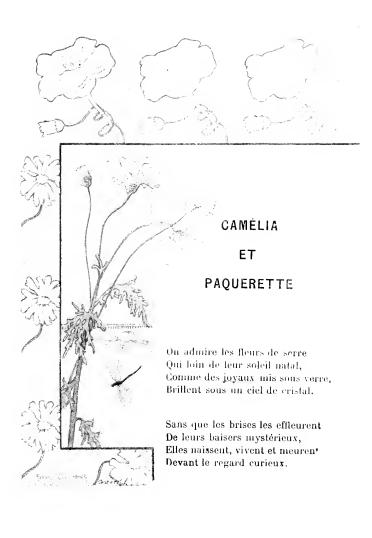
Tom, qu'un abandon scandalise. Récite « Love's labours lost », Et Fritz explique à Cidalise Le « Walpurgisnachtstraum » de Faust.

Mais le jour luit à la fenêtre. Et les spectres, moins arrêtés. Laissent les objets transparaître Dans leurs diaphanéités. Les cires fondent consumées; Sous les cendres s'éteint le feu, Du parquet montent des finnées; Château du Souvenir, adien!

Encore une autre fois décembre Va retourner le sablier. Le présent entre dans ma chambre Et me dit en vain d'oublier.







A l'abri de murs diaphanes, De leur sein ouvrant le trésor, Comme de belles courtisanes, Elles se vendent à prix d'or.

La porcelaine de la Chine Les reçoit par groupes coquets, On quelque main gantée et fine An bal les balance en bouquets.

Mais souvent parmi l'herbe verte, Fuyant les yeux, fuyant les doigts, De silence et d'ombre couverte. Une tieur vit au fond des bois.

Un papillon blanc qui voltige, Un coup d'œil au hasard jeté, Vous fait surprendre sur sa tige La flour dans sa simplicité,

Belle de sa parure agreste S'épanouissant au ciel bleu, Et versant son parfum modeste Pour la solitude et pour Dieu.

Sans toucher à son pur calice Qu'agite un frisson de pudeur, Vous respirez avec délice Son âme dans sa fraiche odeur Et tulipes au port superbe, Camélias si cher payès, Pour la petite fleur sous l'herbe, En un instant, sont oubliés!

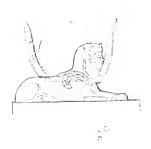


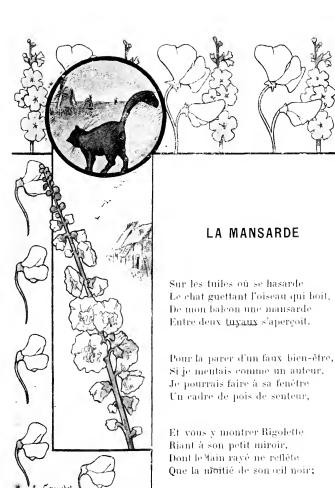




L'antique Isis légua ses voiles Aux modernes filles du Xil; Mais, sous le bandeau, deux étoiles Brillent d'un feu pur et subtil.

Ces yeux qui sont tout un poème De langueur et de volupté Disent, résolvant le problème, « Sois l'amour, je suis la beauté. »





Ou, la robe encor sans agrafe, Gorge et cheveux au vent, Margot Arrosant avec sa carafe Son jardin planté dans un pot;

On bien quelque jeune poète Qui scande ses vers sibyllins, En contemplant la silhouette De Montmartre et de ses moulins.

Par malheur, ma mansarde est vraie, Il n'y grimpe aucun liseron. Et la vitre y fait voir sa taie, Sous l'ais verdi d'un vieux chevron.

Pour la grisette et pour l'artiste, Pour le veuf et pour le garçon, Une mansarde est toujours triste: Le grenier n'est beau qu'en chanson.

Jadis, sous le comble dont l'angle Penchait les fronts pour le baiser, L'amour, content d'un lit de sangle, Avec Suzon venait causer.

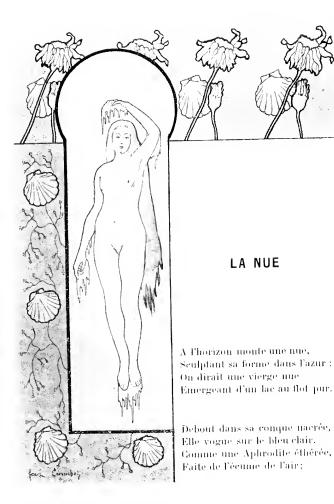
Mais pour ouater notre joie, Il faut des murs capitonnés, Des flots de dentelle et de soie, Des lits par Monbro festonnés, Un soir, n'étant pas revenue, Margot s'attarde au mont Breda, Et Rigolette entretenue. N'arrose plus son réséda.

Voilà longtemps que le poète Las de prendre la rime au vol, S'est fait *reporter* de gazette, Quittant le ciel pour l'entresol.

Et l'on ne voit contre la vitre Qu'une vielle au maigre profil, Devant Minet, qu'elle chapitre, Tirant sans cesse un bout de til.







On von onder en molles pose? Son torse an contour incertain, Et l'aurore répand des roses Sur son épaule de satin.

Ses blancheurs de marbre et de neige. Se fondent amoureusement Comme, au clair-obscur du Corrége, Le corps d'Antiope dormant.

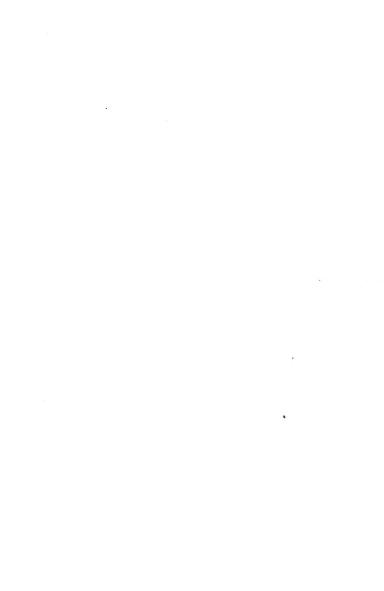
Elle plane dans la lumière Plus hant que l'Alpe on l'Apennin; Reflet de la beauté première, Song de « l'éternel féminin ».

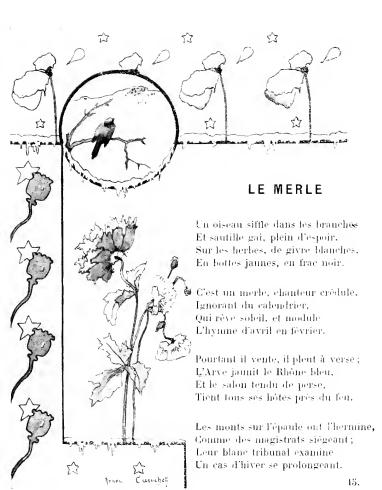
A son corps, en vain retenue, Sur l'aile de la passion, Mon âme vole à cette nue Etl'embrasse comme Ivion.

La raison dil : « Vagne fumée, Où l'on croit voir ce qu'on rèva, Ombre au gré du vent déformée, Bulle qui crève et qui s'en va! »

Le sentiment répond : « Qu'importe! Qu'est-ce après tout que la b auté? Spectre charmant qu'un souffle emporte Et qui n'est rien, ayant été! A l'Idéal ouvre ton âme,
 Mets dans ton cœur beaucoup de ciel,
 Aime une nue, aime une femme,
 Mais aime! -- C'est l'essentiel! > '







L'instrant son aile qu'il essuie, L'oiseau persiste en sa chanson, Malgré neige, brouillard et pluie, Il croit à la jeune saison.

Il gronde l'aube paresseuse De rester au lit si longtemps Et, gourmandant la fleur frileuse, Met en demeure le printemps.

Il voit le jour derrière l'ombre; Tel un croyant, dans le saint lieu. L'autel désert, sous la <u>ne</u>f sombre, Avec sa foi voit toujours Dieu.

A la nature il se confie, Car son instinct pressent la loi. Qui rit de ta philosophie, Beau merle, est moins sage que toi!





Mais en vain le soleil excite La sève des rameaux trop lents: La fleur retardataire hésite A faire voir ses thyrses blancs.

Pourtant le pècher est tout rose, Comme un désir de la pudeur, Et le pommier, que l'aube arrose, S'épanouit dans sa candeur

La véronique s'aventure Près des boutons d'or dans les près, Les caresses de la nature Hàtent les germes rassurés.

Il me faut retourner encor Au cercle d'enfer où je vis; Marronniers, pressez-vons d'éclore Et d'éblouir mes veux ravis.

Vons pouvez sortir pour la fête Vos girandoles sans péril, Un ciel bleu luit sur votre faite Et dejà mai talonne avril.

Par pitié donnez cette joie Au poéte dans ses douleurs, Qu'avant de s'en aller, il voie Vos feux d'artifice de fleurs. Grands marronniers de la terrasse, Si fiers de vos splendeurs d'été, Montrez-vous à moi dans la grâce Qui précède votre beauté.

Je connais vos riches livrées, Quand octobre, ouvrant son essor. Vous met des tuniques pourprées. Vous pose des couronnes d'or.

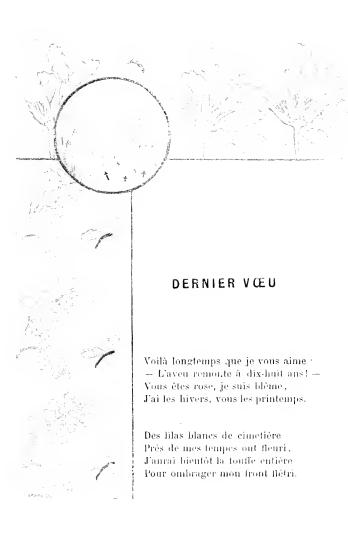
Je vous ai vus, blanches ramées, Pareils aux dessins que le froid Aux vitres d'argent élamées Trace, la muit, avec son doigt.

Je sais tous vos aspects superbes, Arbres géants, vieux marronniers, Mais j'ignore vos fraiches gerbes Et vos aromes printaniers.

Adieu, je pars lassé d'attendre; Gardez vos homquets éclatants! Une autre fleur snave et tendre, Soule à mes yeux fait le printemps.

Que mai remporte sa corbeille! Il me suffit de cette fleur; Toujours pour l'àme et pour l'abeille Elle a du miel pur dans le cœur. Par le ciel d'azur ou de brume Par la chaude ou froide saison, Elle sourit, charme et parfume, Violette de la maison!





Mon soleil pâli qui décline Va disparaitre à l'horizon, Et sur la funèbre colline Je vois ma dernière maison.

Oh! que de votre lèvre il tombe Sur ma lèvre un tardif baiser, Pour que je puisse dans ma tombe, Le cœur tranquille, reposer!



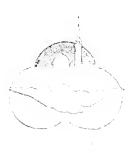


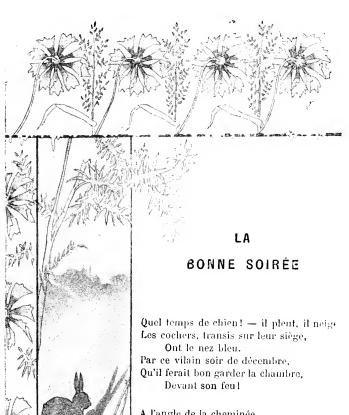
Vole et que ton pied rose Sur l'arbre ou sur la tour Jamais ne se repose, Car je languis d'amour.

Évite, ò ma colombe, La halte des palmiers Et tous les toits où tombe La neige des ramiers.

Va droit sur sa fenètre, Près du palais du rot, Donne-lui cette lettre Et deux baisers pour moi,

Puis sur mon sein en flamme Qui ne peut s'apaiser, Reviens, avec son âme, Reviens te reposer.





A l'angle de la cheminée La chauffeuse capitonnée : Vous tend les bras Et semble avec une caresse Vous dire comme une maîtresse :

• Tu resteras! .

Un papier rose à découpures, Comme un sein blanc sons des guipures Voile à demi Le globe laiteux de la lampe Dont le reflet au plafond rampe, Tout endormi.

On n'entend rien dans le silence Que le pendule qui balance Son disque d'or, Et que le vent qui pleure et rôde, Parcourant, pour entrer en fraude, Le corridor.

C'est bal à l'ambassade anglaise; Mon habit noir est sur la chaise, Les bras ballants; Mon gilet bàille et ma chemise Semble dresser, pour être mise, Ses poignets blancs.

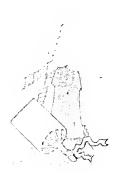
Les brodequins à pointe étroite Montrent leur vernis qui miroite. Au feu placés; A côté des minces cravates S'allongent comme des mains prates Les gants glacés. Il fant sortir! — quelle corvée! Prendre la file à l'arrivée Et suivre au pas Les coupés des beantés altières Portant blasons sur leurs portières Et leurs appas.

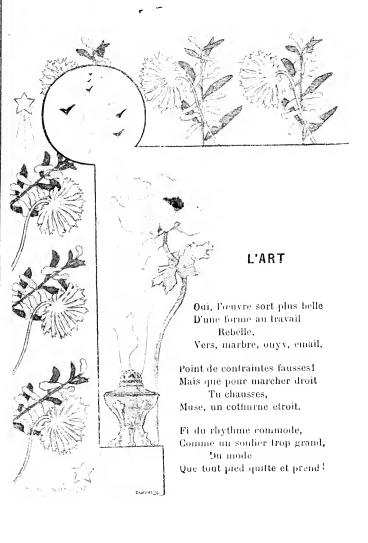
Rester debout contre une porte
A voir se ruer la cohorte
Des invités;
Les vieux museaux, les frais visages,
Les fracs en cœur et les corsages
Décolletés;

Les dos où fleurit la pustule, Couvrant leur peau rouge d'un tufle Aérieu; Les dandys et les diplomates, Sur leurs faces à teintes mates, Ne montrant rien.

Et ne pouvoir franchir la haie Des donairières aux yeux d'orfraie Ou de vautour, Pour aller dire à son oreille Petite, nacrée et vermeille, Un mot d'amour! Je n'irai pas! — et ferai mettre Dans son bouquet un bout de lettre, A l'Opéra. Par les violettes de Parme, La mauvaise humeur se désarme : Elle viendra!

Jai là l'Intermezzo de Heine, Le Thomas Grain-d'orge de Taine, Les deux Goncourt, Le temps, jusqu'à l'heure où s'achève Sur l'oreiller l'idée en rève, Me sera court.





Statuaire, reponsse L'argile que pétrit Le ponce Quand flotte ailleurs l'esprit,

Lutte avec le carrare, Avec le paros dur Et rare, Gardiens du contour pur;

Emprunte à Syracuse Son bronze où fermement S'accuse Le trait fier et charmant;

D'une main délicate Peursuis dans un filon D'agate Le profil d'Apollon.

Peintre, fuis l'aquarelle, Et fixe la conleur Trop frèle Au four de l'émailleur.

Fais les sirènes blenes, Tordant de cent façons Leurs quenes, Les monstres des blasons,

Dans son nimbe trilobe La Vierge et son Jésus, Le globe Avec la croix dessus. Tout passe. — L'art robuste Seul a l'éternité, Le buste Survit à la cité.

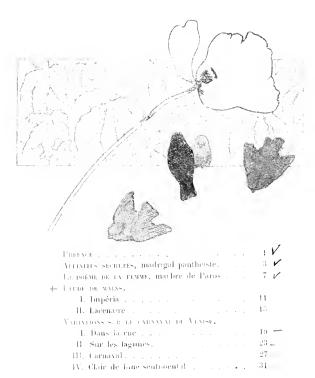
Et la médaille au tere Que trouve un laboureur Sous-terre Révele un empereur.

Les dieux eux mêmes meurent, Mais les vers souverains Demeurent Plus fort que les airains.

Sculpte, lime, cisèle; Que tou rève flottant Se scelle Dans le bloc résistant!



## TABLE



SAMPHONIE EN BLANC MAILUR	i V
Cooperther posterve	
Diviant of coup.	3 -
PREMIER SOURCE OF PROXIENTS	-
CONTRALED	1 V
CIMITH OC 11	5 V
RONDALIA,	.)
Nostrucius idonarisquis	
1. L'obelisque de Paris	·V
II. L'obelisque de Luxor 67	. 1
$V_{\rm MEX,DL}$ by visitify 15 decembre	1 1/
Insusse in will a contract to the first term of	i /
A UNE ROBE BOSE,	1.,
LE MONDE EST MICHANI	
INS DE LAS SHERRAS,	5 V
Obserts anachorhese,	ı -i
Егмек	: '
Apollonii	صد و
L'avergie	i
fare	
Faminisus d'inver 101	ı V
La sortici	,
Buchers et Tombi M x	·
La so per des armunes	1
La mostre	
Les mercides	1
Les ageroche-colurs	,
Ly nose-the	_
Cyrnes	;
	1
North,	į.
	_
Aprils le termerion	j .
LE CHAIFAT DE SOLVINE	V
CAMELIA IT PAQUEBLITE	l we
LA FELLAH	
La mansaede	
LASOL	

LE MERLE					173
LA FLEUR QUI DALI	1 F	PBIXI	np		175 <b>V</b>
Dernier volt.					179 中
PLAINTIVE TOURIER	ET LE				181
LA BONNE SOURIE					NIV
L'ART					157 6







